

Aline Schulman

## Un périple au long cours

Dimanche 7 juillet 1991

Personne pour m'interdire d'ouvrir un livre à la page 46, puis de sauter à la 92 ou à la 951, si l'auteur a eu la patience d'aller jusque là ; et de me constituer une chronologie faite de morceaux additionnés selon mon bon vouloir et non structurée comme une enquête, une histoire implacablement orientée. À bas l'implacable ! Je commence *Don Quichotte* par la page qui m'attire, et surtout pas par la première phrase. D'ailleurs, il faudrait avoir le ventre sanglé de fer pour oser partir du début : « En un lugar de la Mancha... », « Dans un village ? bourg ? lieu ? coin ? de la Manche... », et y aller de son petit trot jusqu'au dernier point de la page 1068 de l'édition Juventud, Barcelone 1971. C'est décidé : je commencerai par la deuxième partie !

8 juillet

J'ouvre le livre, quelque part dans cette deuxième partie, et c'est l'imprévu, le hasard qui me frappent par leur à-propos. Au moment où, à Mantes et ailleurs, les banlieues s'enflamment, où on crie haro sur le beur, où la chasse aux métèques, à droite, au milieu et à gauche, se fait non plus avec des chiens et des fusils, mais à coups de vols charters, j'ouvre le livre sur la rencontre entre Ricote le morisque, disons le beur du début du XVII<sup>e</sup> en Espagne, et Sancho, le péquenot qui supporte son voisin parce qu'il le connaît depuis toujours et que sa fille est bien jolie, mais qui fait figure de supérieur par nature, encore que plus démuné. La rencontre a lieu quelque temps après l'expulsion des morisques par un décret de Philippe III. Ricote revient au pays sous un déguisement, se dévoile à Sancho sans craindre un instant qu'il le dénonce, car, après tout, ne sont-ils pas tous deux baptisés et nés dans le même village ? Mais ces maures qui font semblant d'être chrétiens – parce que Ricote l'avoue, il n'est pas aussi bon chrétien que sa

femme et sa fille, il y a donc des degrés dans la pratique religieuse, dans l'intégration dirions-nous aujourd'hui –, n'ayons pas affaire à eux, c'est traître un renégat ! Aussi, lorsque Ricote lui propose de l'aider à retrouver un trésor qu'il a enfoui avant son départ, dont bien sûr Sancho aurait sa part, ce vieux chrétien de Sancho, malgré sa pauvreté, refuse de tirer richesse de son voisin morisque et se retranche dans sa dignité d'ex-gouverneur – moi le pouvoir et les honneurs, je connais ça ! – d'une île si peu accueillante qu'il l'a lui-même répudiée ! Si tout le texte est aussi « moderne » que ce passage, ce sera peut-être moins difficile que je le pense de le « moderniser » !

Habile Cervantès qui met dans la bouche de Ricote un discours double : celui du morisque sage, exemplaire, irréprochable, le « discours officiel » comme on dirait aujourd'hui, déclamé dans la langue de bois : succession de termes creux, enflés, pompeux, abstraits, bref politiques. Tandis que lorsque Ricote parle du drame que représentait pour les morisques cet exil forcé, il le fait avec des mots et un rythme tout autres ! Les censeurs, voyant reproduit leur propre discours, n'ont pas compris que Ricote, ou plutôt Cervantès s'exprimait, pourrait-on dire, par antiphrase ! À moi de faire passer le message !

9 juillet

Plus je lis au hasard des bribes de cette deuxième partie, plus je suis persuadée que ce texte est intraduisible : l'actualisation de la syntaxe et des tournures de l'époque risque simplement de l'affadir ! Comment préserver les oppositions entre des niveaux de langue qui n'existent plus aujourd'hui ? Onction chevaleresque de don Quichotte face à une duchesse, comme aux prises avec son valet. Anachronisme de la langue du héros qui copie celle des romans de chevalerie, anachronisme traité le plus souvent par Cervantès sur le mode burlesque. Alors, faire donner don Quichotte dans le style *Trois Mousquetaires* ? Le paysan Sancho donne moins de souci. La noblesse a ses modes ; sinon la noblesse, du moins l'élite, le haut du pavé. La paysannerie, pour autant qu'elle continue d'exister, conserve ses redondances et ses raccourcis (en particulier les proverbes). Mais si l'humour du texte venait pour nous lecteurs du XX<sup>e</sup> siècle, en plus de la cocasserie d'une situation, justement d'une lenteur syntaxique qui n'a plus cours ? Circonvolutions de la phrase, qui s'accordaient avec la lourdeur des costumes de l'époque, démarches empesées, empêchées, jupes multiples ou épées claquant sur le revers de la chausse. Si je les rabote, que reste-t-il du comique ?

30 décembre 1992

Trop long ! Tellement de temps, des années à vivre dépossédée de soi, tout en donnant chaque jour le meilleur de soi ! Il reste trois ans au

calendrier des éditeurs, combien d'années, de mois, de jours à mon calendrier minuscule, celui du mot après l'autre, et retour en arrière, au mot qui commande la phrase, et s'obstine à ne pas vouloir la diriger musicalement, rocaille, à-pic, vertige de l'à-peu près, bah, je laisse tomber, je me laisse aller, qu'est-ce qu'une phrase dans cette abondance ! Il faut essayer de tenir bon à chaque instant de cet effort continu, et tellement solitaire, pour obtenir une écriture qui est personnelle sans l'être, imitation réduction, que je ressens certains jours comme une destruction de l'original (d'où les nuits d'angoisse). Chaque phrase est une sauvagonne à apprivoiser, plus légère dans les dialogues, alourdie dans les diatribes, engourdie en volutes dans les discours du chevalier.

Chevalier ? Vous avez dit chevalier ? Et vous y croyez ? Allons donc, vous vous êtes laissé prendre, racoler par cet auteur un peu putain qui se joue de vous, de tout, et commence par vous caresser, vous emporter dans un nuage rétro : romans de chevalerie, vous connaissez ? Bien sûr, vous en riez ; mais tout de même, c'était le bon temps, l'époque où on pouvait encore tirer un trait bien droit pour séparer les gentils des méchants, pas de bavure, l'amour était joli, courtois, on emportait sa dame sur la croupe de son cheval, mais on n'y touchait pas, amour fou mais jamais repu, désir ? connais pas. Et, par ailleurs, exploits jamais vus, grandioses affrontements. Bref, Cervantès nous tient avec son histoire, mélange de roman à l'eau de rose et de polar, amour tendre et actions dures (et vive les difficultés dans les changements de registre !). Le chevalier errant sillonne le monde pour démontrer au péril de sa vie que le crime ne paye pas, que les méchants sont punis, car il y a une justice transcendante dont il est le bras et le cri.

Et le lecteur marche à la nostalgie ! Cervantès utilise la remémoration sur le mode parodique ; son lecteur a le double plaisir de penser au bon vieux temps et d'en rire ! Rire de soi et des autres : rire de notre propre goût à regarder en arrière et, en même temps, nous complaire dans notre fuite du temps présent à travers un personnage extrême, qui devient fou à force d'incarner ce que nous osons à peine nous formuler de manière discrète : le beau, le bien, toute la panoplie des vertus impossibles que nous caressons nostalgiquement quand nous regardons en arrière vers une époque révolue, qui suppose une morale révolue, et surtout un bonheur révolu. Cette nostalgie est doublement illusoire, puisqu'elle repose sur un goût passé pour une fiction : le roman de chevalerie. Doublement comique, donc, ce don Quichotte, puisqu'il croit, comme si elle était réelle, à la parodie du réel !

10 janvier 1993

Pendant que je laisse ma voiture aux plumeaux efficaces du lavage automatique me vient l'idée que je suis la première femme à traduire *Don Quichotte*. Est-ce exact ? En français, certainement. En anglais, sans doute. En allemand, je l'ignore. Si je me permettais une hypothèse, je dirais que c'est parce qu'une femme est en général rebutée par un travail de longue haleine (à part Pénélope, bien sûr, mais elle avait ses raisons pour faire et défaire !). Sans autre récompense intermédiaire (ni peut-être terminale, si la chose est ratée) que les soutiens charitables et les faire-part de commisération qu'elle reçoit de temps à autre d'amis ou d'ennemis qui apprennent à quelle tâche elle s'est attelée : « Et vous faites ça toute seule ? Combien y a-t-il de pages, au moins mille, n'est-ce pas ? Ma pauvre, quel courage ! » Envie ? Dépit de ne pas en être ? Ou pitié véritable ? Traduire *Don Quichotte*, c'est un tour du monde en solitaire, navigant à vue, phrase après phrase, dans ce texte hérissé de telles aspérités qu'on glose encore, après quatre cents ans, sur les erreurs d'impression, les rajouts éventuels et incongrus, ou pire le sens d'un mot !

20 janvier

Femme ou pas, c'est une sale histoire, parce qu'on y est seul et que c'est une responsabilité écrasante, interminable. Et puis on a sans cesse devant les yeux un travail achevé, imprimé, dont la qualité a parfois traversé les siècles : je veux parler des autres traductions françaises ou anglaises du *Quichotte*. Bien sûr, sans elles, je n'y arriverais jamais, ou ce serait encore dix fois plus long. Nous avons des réunions, plusieurs fois par jour. Et je me dis : si d'autres l'ont fait, ça veut dire qu'on peut le faire. Entraînement aux Jeux olympiques, en lorgnant, tout au fond du tunnel, la Médaille d'or de la persévérance, et aussi d'une certaine témérité ; en tous cas d'un esprit opposé à la lâcheté, ne pas lâcher, à aucun mot de ces plus de mille pages, refuser d'accepter un pis-aller, attendre que la formule juste perce, s'impose. Et merde !

15 juin

Il y a des moments où les mots ne viennent plus, où les autres traductions prennent le dessus ; je ne peux que copier un mot de l'un, un mot de l'autre. Aphasie du traducteur ! Et je ne sais plus pourquoi je fais ce travail sans fin ! Que m'importe une description de bataille navale entre trois galères et un brigantin ! Cervantès avait de bonnes raisons de connaître le fonctionnement des galères, et les supériorités entre les unes et les autres, puisqu'il avait bataillé à Lépante. Et sans doute les lecteurs de l'époque y prenaient-ils plaisir. Pour nous, ce sont des souvenirs de films en technicolor avec Errol Flynn, le beau corsaire tombeur de femmes, dont j'ai appris

depuis qu'il était le plus grand tombeur d'hommes de Hollywood ! Et le plaisir de traduire Cervantès disparaît derrière un labeur qui devient un non-sens : reprendre les traductions des autres. À quoi bon la mienne, qui ne sera sûrement pas meilleure !

8 janvier 1994

Cet éloge du grand expulseur des morisques, le comte de Salazar, réputé pour sa cruauté et son intelligence, dans la bouche du morisque Ricote ! On croit rêver ! Cette fois, c'est vraiment trop gros ! Est-ce pour se faire pardonner d'avoir dit quelques lignes plus haut d'un jeune homme de seize ans qu'il était d'une extraordinaire beauté et que quiconque le voyait ne pouvait aussitôt s'empêcher de l'aimer ? Ou bien la censure l'a-t-elle obligé à rajouter un passage d'éloge sur l'expulsion, pour faire passer le reste : le fait qu'il y ait dans le roman des morisques gentils, et que des gentilshommes espagnols se mettent en quatre pour les aider à détourner la loi, à demeurer en Espagne malgré l'interdiction ?

27 août

Plus que celle de Viardot, c'est la traduction de Francis de Miomandre qui me soutient ; je ne peux plus m'en passer ; où que j'aile, je l'emporte avec moi dans l'édition sur vélin chiffon numérotée et illustrée, avec planches en couleur que m'a léguée un de mes oncles, avant de se suicider en se jetant du haut d'un sixième étage. Mais Miomandre veut faire dans le recherché, le distingué, si bien qu'il fait causer Sancho avec des subjonctifs imparfaits ! Sa traduction date pourtant d'à peine cinquante ans ! Tant mieux s'il se trompe dans ses choix. Car il m'aide dans ses trouvailles, mais surtout dans ses erreurs, comme s'il me signalait du doigt les pièges où il faut prendre garde de tomber.

28 août

Il me semble que ce que les traducteurs français qui m'ont précédée n'ont pas compris ou pas su faire, c'est simplement reverser dans la littérature proprement dite, la littérature *écrite*, toute la part du *Don Quichotte* qui appartient à la littérature *orale*, au conte oral. Et c'est sans doute la raison pour laquelle, ne sachant que faire d'une écriture qui ne correspond à aucun des genres en place à l'époque, et surtout pas à l'écriture picaresque, qui est éminemment littéraire, les traducteurs ont donné dans l'archaïsme, pour faire style de ce qui n'est que le contraire du grand style : écriture travaillée, oui, mais pour être comprise, écriture répétitive, qui fait appel aux redondances du langage parlé aussi bien dans les dialogues que dans la narration. Cette longueur, elle est l'ampleur nécessaire à l'information d'une foule qui écoute, et non d'une foule qui lit.

30 août

Le texte de Cervantès est tellement abordable ! Il prend bien soin de répéter avec des mots différents, ou parfois identiques (traduire idem ? impossible !) les différentes séquences d'une scène de sorte que celui qui *écoute* l'histoire ne puisse se perdre ou se laisser distraire de l'essentiel. Impossible de ne pas comprendre de quoi il est question : qui trompe qui, qui se joue de qui. Mais la redondance n'est pas rhétorique. Elle se donne pour ce qu'elle est : un moyen d'ancrer dans les cervelles les différents points de vue qui s'entrecroisent et tissent chaque aventure, avec sa soudaineté au ralenti, permettant au lecteur-auditeur de profiter de chaque recoin de drôlerie ou de grotesque, de s'y promener tout à son aise, d'en observer les différentes facettes, et de ne rater aucune occasion de rire ou de s'étonner ! Or, notre syntaxe d'aujourd'hui est beaucoup plus pressée, elle ne supporte pas les redites, surtout quand le fil qui les unit est trop gros ! Sabrer, ou appuyer au bon endroit, comme dans une phrase musicale ?

1<sup>er</sup> septembre

*Don Quichotte* est une nostalgie, apparemment sans danger pour les pouvoirs établis, car elle est enrobée dans une gangue doublement restrictive – une fiction périmée – qui rend la force du désir inopérante. Et pourtant quel sacrilège ! Les livres de chevalerie sont pour don Quichotte une référence suprême, une bible ! Il n'a qu'une seule critique, à propos d'un chevalier qu'il trouve un peu trop pleunichard. Cette exception mise à part, pas le moindre doute, mais une foi inébranlable dans ces écrits transmis par des « sages ». Mettre l'écriture en pratique : il n'y a qu'un pas à franchir pour être dans la plus pure orthodoxie de la pensée judéo-chrétienne. Sancho, en revanche, ne se réfère qu'au dire ; au « on dit », au « comme on dit », au « j'ai entendu dire ». Ou, citant son maître : « comme vous l'avez dit vous-même, monsieur ».

L'oral contre l'écrit ? L'écrit immuable, sclérosé, rejetant le doute, contre l'oral ouvert aux interférences, aléatoire, seulement une rumeur... Don Quichotte contre Sancho: pas seulement deux tempéraments, mais deux cultures, deux paroles qui s'affrontent, puis s'interpénètrent si bien qu'elles deviennent interchangeables, au nez et à la barbe des censeurs de l'Inquisition !

7 septembre

Terminé la deuxième partie. Pas le moindre soulagement ; car il reste encore toute la première ! Et puis, surtout, je ne comprends pas la toute dernière phrase ! Même Juan Goytisolo, à qui j'ai téléphoné à Marrakech pour lui demander de m'éclairer, n'a pu répondre que de manière évasive.

« Y con esto, cumplirás con tu cristiana profesión, y yo quedaré satisfecho y ufano de haber sido el primero que gozó el fruto de *sus* escritos enteramente, como *deseaba*, pues no ha sido otro mi deseo que poner en aborrecimiento de los hombres las fingidas y disparatadas historias de los libros de caballería... ». Sa syntaxe est-elle volontairement ambiguë ? « Sus » : à qui se réfère cet adjectif possessif ? Quant au verbe « deseaba », il peut avoir pour sujet « il » ou « elle », ou bien « je ». Chaque fois que je reprends le texte, le sens me paraît autre ! Les traductions précédentes zigzaguent elles aussi... Peut-être parce que la boussole n'est pas syntaxique, mais ésotérique. On a souvent prétendu que ce livre avait un sens caché, prophétique, rosicrucien, etc. Cette dernière phrase en serait-elle la preuve ?

15 janvier 1995

Hier soir, à l'heure de la lecture somnifère, pour la première fois m'est venue l'idée de lire... le *Quichotte* ! Comme un simple divertissement ! Et j'ai ri aux éclats pendant tout le chapitre sur la grotte de Montesinos. C'est pourtant très sérieux, ce thème de la descente aux enfers. Mais ici, dès l'entrée, dès l'ouverture de la grotte embroussaillée et gardée par un vol de corbeaux, que l'épée conquérante de don Quichotte disperse dans la nature au grand effroi de Sancho, parce qu'il y voit, comme tout lecteur de l'époque un peu avisé, un présage désastreux, le lecteur s'amuse. Plus la corde à laquelle Sancho et l'étudiant ont solidement attaché don Quichotte avant de le laisser s'enfoncer dans les ténèbres, s'allonge, plus le voyage devient mystérieux, dans le dérisoire s'entend. Pas un instant le lecteur ne prend au sérieux cette nouvelle image ou approche de l'Enfer ; pas un instant il ne s'inquiète pour le maître comme le fait le valet, qui le compare à une bouteille maintenue au frais dans un puits au bout d'une corde ! Aussi, quand après une demi-heure d'attente, pendant laquelle le texte ne laisse aucunement le temps de s'inquiéter, puisqu'aucune digression ne vient donner le sentiment de cette durée, la corde que Sancho ramène à lui ne pèse d'aucun poids, il n'y a chez le lecteur que le sentiment d'avoir été berné, et le soupçon que si cette corde ne pèse presque pas, c'est parce que l'homme qui y est attaché se trouve à peine à une cordée des autres, de l'autre côté des broussailles. Dérision du mythe, dérision du personnage. Mais ô sublime retournement : l'homme que Sancho remonte est profondément endormi, après avoir subi, dira-t-il au réveil, une véritable initiation dans la grotte magique. Dans ce chapitre, il y a donc tout pour plaire : le comique, dans la présence et la parole de Sancho, et dans la caricature sous-jacente des livres de chevalerie. La dérision : celle d'un des mythes fondateurs de la condition humaine, la descente aux enfers, toujours plaisant de rire de ce dont on a peur ! Le mystère : que cache ce trou tout juste perforé, utérus, flammes

diaboliques ou somnifère puissant, capable de faire resurgir, à la manière d'une drogue « hard », les fantômes qui peuplaient la caverne de Platon ? Enfin, l'initiation, et donc un perfectionnement spirituel. Ambiguïté de sens de cette scène burlesco-mystique. Multiplicité de lectures, sur lesquelles les spécialistes de Cervantès n'ont pas fini de gloser !

7 avril

Je butte contre une difficulté du niveau d'une classe de troisième : comment traduire « patio » et « corral » autrement que par « cour » et « basse-cour » ? « Jardin » pour « patio » ? Impossible. Un des traducteurs accepte de répéter. Deux autres traduisent « patio » par « patio », qui n'est introduit dans la langue française qu'au XIX<sup>e</sup> siècle ; et je me suis fait une règle de ne pas utiliser de mot entrés dans la langue après 1650 (ce n'est pas au niveau du *lexique* qu'intervient la « modernité » de ma traduction par rapport aux précédentes, mais dans mon effort pour dire avec une *syntaxe* d'aujourd'hui ce que dit le texte de Cervantès dans une langue qui date de quatre siècles). Je viens de trouver la solution, mauvaise comme toujours : je supprime « patio », ô trahison, et garde « cour » pour « corral », « basse-cour » étant trop restrictif, car dans un « corral » on peut trouver aussi bien une vache qu'une poule. Ce qui donne : « Le mieux serait de les jeter par la fenêtre (j'omets ici « en el patio »)... ou plutôt d'allumer un bûcher dans la cour pour que la fumée ne nous incommode pas. » Et on comprend bien que le curé ne veut pas avoir d'odeurs sous ses fenêtres, dans l'espace qui entoure la maison, (el patio), mais là où sont les bêtes et le foin (el corral).

10 avril

Quelle extraordinaire dérision des procès de l'Inquisition dans cet inventaire de la bibliothèque de don Quichotte ! Ces livres de chevalerie que personne ne lit plus servent ainsi de métaphore à tous les damnés de la terre ! Les Juifs ont tué Jésus. Les livres de chevalerie ont détruit don Quichotte. On leur fait subir le même sort. Identité du processus et du procès ; mise en accusation, dans la dérision, de toute la Contre-Réforme. Encore une fois, les censeurs n'y ont vu que du feu !

10 août 1996

Quand le narrateur parle en discours indirect, il reprend à son compte les langages de ses différents personnages. Le roman est fait à 90 % de dialogues, ou du moins de langage « parlé ». Attention à repérer les frontières entre les uns et les autres et à les marquer, d'une manière franche ou imperceptible, selon les cas.

20 octobre

Une journaliste vient me perforer de questions sur les problèmes que je rencontre en traduisant ; je suis totalement incapable de répondre *sincèrement*. On ne peut pas plus expliquer comment on traduit que dire comment on écrit. Alors j'invente, je brode... Elle me demande, entre autres : « Et vous lisez sûrement les grands classiques français, Montaigne, Rabelais, pour vous mettre dans le ton ? » Je n'ose pas lui dire que c'est *Astérix* et *Tintin* qui m'aident à traduire les dialogues entre don Quichotte et Sancho ; j'ai réussi à coller un « je dirai même plus... » de Dupont et Dupond dans une réplique de Sancho !

Elle m'a aussi demandé si ce n'est pas trop difficile de traduire tous les poèmes que le livre contient. Là encore, j'ai du mal à lui faire comprendre. Les poèmes ont un rythme et il suffit de le respecter ; il est plus facile de traduire un sonnet (en vers de mirliton, bien sûr, mais ceux de Cervantès ne brillent pas par leur excellence, c'est connu et reconnu !) ou une ballade, que le premier paragraphe, en prose, du chapitre XX, par exemple : j'ai mis un jour entier à polir ses deux premières phrases !

26 septembre 1997

Voilà trois semaines que j'ai terminé. Hé oui, terminé ! Mal, parce que lorsque je relis, je vois les répétitions, la mauvaise qualité de la ponctuation, etc. Mais comme dit A.M., contre laquelle j'ai parfois des envies de meurtre, nous corrigerons quand sortira la deuxième édition. Évidemment, c'est la nuit dernière que j'ai enfin trouvé une traduction qui me convient pour le plus célèbre jeu de mot de Sancho, celui dont on m'a si souvent demandé : et pour « bacyelmo », comment allez-vous vous en tirer ? Cette contraction de deux mots « bacia » et « yelmo », unit deux visions opposées d'un même objet : bassin de barbier pour les uns, heaume de chevalier, pour les autres. En cherchant les synonymes de « heaume », j'avais trouvé le terme « bassinnet » ; et j'avais donc traduit par « le bassin-bassinnet ». Guère satisfaisant, comparé à ma trouvaille de la nuit : « l'heaume-à-barbe ». Ce sera pour la prochaine édition !

---

En attendant, on peut lire cette nouvelle traduction de *Don Quichotte* aux éditions du Seuil, Paris, 1998 (Ndlr.).